

CHAPITRE VII.

LES QEDSCHIM.

Ce n'était pas assez d'avoir accusé la religion de Jéhovah de s'être souillée par des sacrifices humains : il fallait lui jeter à la face une accusation plus ignominieuse et plus odieuse encore, et lui reprocher d'avoir fait de la prostitution et de l'infamie, dans ce qu'elle a de plus hideux et de plus révoltant, un rite de son culte. La plume tremble dans les mains, lorsqu'on est forcé de transcrire de tels blasphèmes, mais il le faut pour venger l'honneur de notre Dieu, qui nous est plus cher que la vie, et pour démasquer ces insulteurs qui, sous un faux prétexte de science, accumulent les plus incroyables mensonges.

« Après les sacrifices humains, nous dit-on, la prostitution sacrée est ce qui caractérise *essentiellement* la religion primitive des Beni-Israël¹. Les prostitués étaient des deux sexes. Les hommes étaient appelés *qedeschim*, les femmes *qedeschoth*, c'est-à-dire, « saints, voués, consacrés. » Le Deutéronome atteste que les uns et les autres apportaient au trésor du temple de Jahveh le produit de leur prostitution. Voilà ce qui payait en partie les frais du culte à Jérusalem, comme à Byblos, ... à Paphos². »

Voilà donc le Dieu qui avait englouti Sodome, pour la punir de ses vices contre nature, honoré par ses adorateurs au moyen des crimes mêmes qui se commettaient à So-

¹ *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 599; *Études historiques*, p. 74.

² *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 601; *Études historiques*, p. 78. Nous ne pouvons reproduire ici les détails donnés par M. Soury.

dome! On ose affirmer que c'est là le caractère *essentiel* de la religion *primitive* d'Israël, et l'on nous en apporte pour preuve le témoignage d'un livre qu'on prétend avoir été écrit seulement sous le règne de Josias, c'est-à-dire environ mille ans après Moïse, et qui dit tout le contraire de ce qu'on lui attribue. J'ouvre, en effet, le Deutéronome, et j'y lis : « Qu'il n'y ait point de prostituée parmi les filles d'Israël, et que parmi les fils d'Israël il n'y en ait aucun qui se prostitue à l'infamie. Tu n'apporteras point dans la maison de Jéhovah, ton Élohim, le salaire d'une prostituée, ni le prix d'un chien, pour quelque vœu que ce puisse être, car ces deux choses sont en abomination à Jéhovah, ton Élohim¹. » Et voilà ce qui prouve que les qedeschim et les qedescho appartaient au trésor du temple de Jahveh le produit de leur prostitution, qu'on l'y acceptait et que c'était à l'aide de ces offrandes qu'on payait en partie les frais du culte à Jérusalem, comme dans le temple de Vénus à Paphos! M. Soury procède ici comme un historien qui, pour peindre les mœurs et les coutumes des Français, irait fouiller le Code pénal et leur attribuerait tous les crimes qu'il y trouverait défendus.

En réalité, aucune législation n'a été plus sévère que la législation mosaïque contre la prostitution. Tandis que nos lois modernes la tolèrent, la loi de Moïse l'interdisait absolument aux filles des Hébreux et, sinon par la lettre, au moins par son esprit (de l'aveu de tous), aux étrangers comme aux indigènes; elle poussait la sévérité jusqu'à condamner au feu la fille du prêtre qui violait les règles de la pudeur². Que ces prescriptions sévères n'aient pas toujours été observées, ce qui se passe parmi nous ne nous permet guère d'en être surpris. Il y eut une époque où le temple de Dieu fut pro-

¹ Deut., xxiii, 17-18.

² Lev., xix, 29; Deut., xxiii, 17; Lev., xxi, 9.

fané par le triomphe passager de l'idolâtrie qui amena des gedeschim dans les maisons contiguës au temple de Jérusalem. Josias démolit leurs demeures. Nous connaissons ces époques néfastes. Nos pères ont vu une infâme courtisane sur l'autel de Notre-Dame de Paris, et plusieurs d'entre nous ont entendu, il n'y a pas longtemps encore, proférer les plus horribles blasphèmes dans les chaires des principales églises de la capitale. Mais ces profanations ne déshonorent que leurs auteurs. La religion de Jéhovah ne fut pas plus atteinte par les impuretés des gedeschim que le christianisme ne l'a été par les saturnales de la Commune.

M. Soury, pour donner quelque crédit à ses affirmations plus qu'aventureuses, nous assure que « jamais race humaine n'eut un tempérament plus voluptueux, » et il le prouve par le témoignage de Tacite : *projectissima ad libidinem gens*, et par un tableau de la Juive, imitant ceux des auteurs les plus décriés, et dont la crudité ne fait pas honneur à celui qui l'a tracé. Cette peinture, où l'on fait de l'almée orientale le type de toutes les femmes israélites, est aussi fausse qu'indécente. Si les lois de Moïse ne réussissent pas à empêcher toute faute contre les mœurs, elles firent du moins que le peuple hébreu fut celui de tous les peuples asiatiques qui sut le mieux éviter la corruption. La plupart des historiens admettent même que les courtisanes de Palestine n'étaient pas originaires du pays et plusieurs en voient la preuve dans le nom de *nokriah*, l'étrangère, qui leur est souvent donné¹. Mais, quoi qu'il en soit, le Juif et la Juive eussent-ils été tels que nous le représente leur critique, s'ensuivrait-il qu'ils ont fait de la satisfaction de leurs passions un acte religieux en l'honneur de Jéhovah? Nous savons que les enfants d'Israël n'ont pas toujours su maîtriser leurs passions, nous savons que dans le désert un

¹ Voir Winer, *Biblisches Realwörterbuch*, 3^e édit., t. I, p. 917.

grand nombre ne sut pas résister aux séductions du culte de Béalphégor, mais nous savons aussi que Moïse, pour effrayer tous ceux qui pourraient être tentés de les imiter plus tard, fit impitoyablement mettre à mort les coupables. Or, une religion n'est responsable que de ce qu'elle autorise : la religion primitive d'Israël, au lieu d'approuver la prostitution, la condamne formellement et la punit sévèrement.

Nous avons vu de quelle manière étrange M. Soury transforme la défense de la loi en preuve de sa thèse. Les autres arguments qu'il apporte ne font pas un moindre honneur à son habileté. « C'était généralement, dit-il, sur les « hauts- » lieux, » où l'on offrait des sacrifices, à côté de la tête de Baal ou de *Jahveh* et du symbole d'Aschéra, que se dressaient les tentes des prostituées sacrées¹. » — Erreur : aucun des textes auxquels l'auteur nous renvoie comme preuves, aucun texte de la Bible ne dit que les tentes des prostituées étaient dressées auprès de la tête de *Jahveh*, ni en l'honneur de *Jahveh* ; aucun texte n'approuve les infamies des cultes chananéens ; tous, au contraire, les condamnent.

Le critique continue : « La Bible désigne la fête des prostitutions sacrées sous le nom de Soucoth Benoth, « les tentes » des filles. » Il s'agit de la fête des Sacées. L'opinion de Movers, qui compare ce nom à celui d'une des grandes solennités de l'année juive, la fête des Tentes ou des Tabernacles, a aujourd'hui prévalu dans la science... Ajoutons qu'il y avait en Palestine une ville dont le nom vient sûrement de *soucoth*, « tentes². »

¹ « Is., LVII, 7 et suiv. ; II Reg., XVII, 30 ; XXIII, 7 ; Ezech., XXIII, 14 ; Hos., IV, 13. » — *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 599-600 ; *Études historiques*, p. 76.

² « Voyez F. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, I, 80. » — *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 600. M. J. Soury a reconnu son erreur et retranché ce passage dans ses *Études historiques*. Voir p. 76. Il a

M. Soury a espéré sans doute que personne ne discuterait cette argumentation, autrement il n'aurait jamais osé l'écrire. Que le lecteur lise et pèse attentivement les phrases et les mots que nous venons de citer, car chaque expression y est soigneusement choisie et tout y est calculé.

Le sens général qui se dégage incontestablement de cet alinéa est celui-ci : Il existait une fête juive des prostitutions sacrées que la Bible appelle *Soucoth Benoth* ; cette fête n'est pas autre que la fête des Tabernacles. L'opinion de Movers, qui assimile cette fête juive des Tabernacles à la fête des Sacées, a aujourd'hui prévalu dans la science. Nous trouvons dans la géographie de la Palestine une ville qui doit sûrement son nom à cette fête des prostitutions sacrées, car son nom vient de Soucoth, et Fr. Lenormant, à qui l'on renvoie, doit être de cet avis.

Nous allons maintenant reprendre ces phrases une à une, pour en donner le sens vrai et historique. « La Bible désigne la fête (babylonienne) des prostitutions sacrées (célébrée dans la Samarie par les Babyloniens transportés dans ce pays, non par les Juifs), sous le nom de *Soucoth Benoth*. Il s'agit de la fête (babylonienne) des Sacées. L'opinion de Movers

même reconnu explicitement ailleurs la fausseté de son assimilation : « Quant à ces fêtes ou sacées que l'on assimilait naguère encore avec certains rites des cultes asiatiques transportés à Samarie par les colons du roi d'Assyrie, je dois dire qu'une autre interprétation a prévalu dans la science. C'est évidemment de Sakkut, surnom de Moloch-Adar, et non de « tentes » que parle le prophète Amos (v, 26). De même, le passage II (IV) Rois, xvii, 30, que l'on traduit d'ordinaire par « tentes des filles, » doit sans doute être lu, avec Schrader, *Zarpanit*. » J. Soury, *Revue des Sciences historiques*, dans la *République française*, 2 février 1877. Il dit du reste, *ibid.* : « Ces fêtes étaient plus grossières dans les rudes pays du Nord que dans la vallée de l'Hermos. Chaque sanctuaire entretenait, comme le temple de Jérusalem, des foules de kedeschim et de kedeschot, sorte de prêtres et de prêtresses, voués tout entiers aux mystères des tentes et des cellules du saint lieu. »

qui compare ce nom (des Sacées, quant au mot seulement, non quant à l'institution), à celui d'une des grandes solennités de l'année juive, la fête des Tentes ou des Tabernacles (cette opinion, dis-je, qui fait venir *Sacées* de *Soucoth*) a aujourd'hui prévalu dans la science¹. Ajoutons qu'il y avait en Palestine une ville dont le nom vient sûrement de *Soucoth*, « tentes. » Sûrement en effet. Non seulement il y avait en Palestine une ville dont le nom venait de *Soucoth*, mais son nom était *Soucoth*. Il n'est pas même besoin de l'autorité des *Lettres assyriologiques* de F. Lenormant pour nous forcer à l'admettre, car il en est fait mention dans la Genèse, dans Josué, dans les Juges, dans les Rois et dans les Psaumes, ce que M. Soury semble ignorer. Ajoutons que ce nom de *Soucoth* ou *Soccoth*, pas plus que les *Lettres assyriologiques* qui, à l'endroit cité, nous parlent des Scythes, n'a absolument rien à faire avec les prostitutions sacrées. La Genèse ne se contente pas de nous mentionner *Soccoth*, elle nous apprend l'origine de son nom : « Jacob s'en alla à *Soucoth* : il y bâtit une maison pour lui et des *soucot*, « tentes, » pour ses troupeaux, et c'est pour cela qu'il donna à ce lieu le nom de *Soucot*². »

Qu'on nous permette une dernière citation et nous en aurons fini avec M. Soury : le lecteur pourra se prononcer

¹ Voici la phrase même de Movers : « Lucian nennt der Gründer des Heilighums zu Hierapolis... bald Bacchus, bald Deukalion τὸν Σκόδα. Sollte hier nicht vielleicht Σκόδα oder סכות, סכּוּת, verwechselt sein, wie auch sonst da Sakäenfest, הַגַּ הַסְכּוּת, הַגַּ הַסְכּוּת, ein skythisches Fest gennant wird? » *Die Phönizier*, t. I, p. 596-597, note. On pourrait croire que M. Soury a mal compris, en parlant de Movers, la phrase de M. F. Lenormant qu'il a copiée ici, et qu'il n'avait pas vu l'auteur original, mais cette explication peut difficilement s'admettre, parce que les critiques sérieux remontent toujours aux sources, et que dans ce qu'il dit du symbole d'Aschéra, p. 598 de son article, il me semble avoir traduit littéralement Movers.

² Gen., xxxiii, 17.

en pleine connaissance de cause sur le caractère de son travail. Les deux premières phrases de l'alinéa dont nous venons de fixer le sens sont empruntées au *Commentaire des fragments cosmogoniques de Bérose* de François Lenormant, seulement elles sont citées d'une manière incomplète, et ce qui est omis par M. Soury est précisément ce qui donne à sa citation un sens tout contraire à la vérité. « La Bible, dit. Fr. Lenormant, désigne la fête des prostitutions sacrées, *apportées de Babylone à Samarie par les colons qui remplacèrent les Israélites*, sous le nom de *Soucoth Benoth*, « les tentes des filles... » Reste l'opinion de Movers, qui nous paraît encore la meilleure, et à laquelle nous nous rangeons désormais. L'illustre historien des Phéniciens compare le nom des Σακῶα (Sacées) à celui d'une des grandes fêtes de l'année juive, appelée חג (hag) חסכות, la fête des Tentes, ou, comme on a pris l'habitude de dire dans nos histoires saintes, la fête des Tabernacles. *La fête des Tentes dans la Loi de Moïse était une fête consacrée au vrai Dieu pour le remercier du bienfait des récoltes*¹. » Les omissions de M. Soury dans les emprunts qu'il a faits à Fr. Lenormant sont volontaires. Nous laissons au lecteur le soin de juger de l'intention qui les a inspirées.

Concluons. La véritable religion primitive d'Israël, sa religion dans tous les temps, c'est le monothéisme. Le culte de Jéhovah n'a été souillé ni par les cruautés chananéennes, ni par les infamies babyloniennes. Pendant plusieurs siècles, le peuple de Dieu a été le gardien et le dépositaire de la croyance à l'unité divine, puis il en a été le missionnaire et l'apôtre. Il a rempli sa mission, non par la puissance de son génie, non en vertu du développement progressif de

¹ Fr. Lenormant, *Essai de commentaire des fragments cosmogoniques de Bérose*, p. 172, 171-172.

ses idées ou de ses institutions, mais par la grâce de Dieu, malgré son penchant pour le polythéisme. Toute son histoire porte l'empreinte visible de l'action de la Providence. C'est là la grande leçon qui doit ressortir de tout ce que nous avons dit jusqu'ici.

Abandonnée à elle-même la race d'Abraham n'aurait pas tardé à s'engloutir dans le gouffre de l'idolâtrie, elle serait aujourd'hui à peine connue de quelques savants de profession qui se demanderaient ce qu'elle a été, comme ils se demandent ce qu'ont été les Soumirs, les Accads, les Khétas, les Rotennou, jadis plus puissants qu'Israël, et tant d'autres tribus dont on a découvert les noms sur les monuments de l'Égypte et de l'Assyrie. Le Seigneur, qui avait sur le genre humain des desseins de miséricorde, n'a pas voulu qu'il en fût ainsi, et a traité son peuple choisi comme un enfant de prédilection. Jamais père n'a élevé un fils avec plus de tendresse, ne l'a entouré de plus de soins et de vigilance. Dieu tire d'abord Abraham de la Mésopotamie pour sauver sa foi. Il le fait vivre, ainsi que son fils Isaac et son petit-fils Jacob, dans la Palestine qui doit être la terre du monothéisme comme Israël doit en être le peuple. Mais les Abrahamides n'y demeurent qu'autant qu'il est nécessaire pour graver profondément, dans la mémoire de leur race future, l'idée que c'est là la Terre Promise, son pays héréditaire, celui qu'elle devra conquérir et posséder un jour. Enclins à l'idolâtrie, encore en petit nombre, vivant au milieu d'un peuple qui parlait la même langue, avait les mêmes coutumes, les descendants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, obligés de contracter des mariages avec les Chananéennes, ce qu'avaient évité leurs pères, n'auraient pas tardé à s'absorber dans la masse, à éteindre dans leurs cœurs la flamme de la foi et à partager le culte des Chananéens dont ils n'étaient distingués que par la religion.

Afin de prévenir ce malheur, dès qu'Israël est suffisamment pénétré de l'idée qu'il doit être un jour maître de la Palestine, Dieu l'en éloigne et il ne l'y ramènera que lorsque la famille de Jacob sera devenue une nation capable d'y habiter seule et en souveraine. En attendant, la Providence la fait émigrer tout entière dans le Delta, c'est-à-dire dans un pays où elle sera obligée de vivre dans l'isolement, parce qu'elle est un objet d'abomination pour les indigènes, qu'elle a pour protecteurs des conquérants abhorrés des Égyptiens, qu'elle ne parle point la même langue, n'a point les mêmes mœurs ni les mêmes coutumes. Là elle n'est pas exposée à la tentation d'abandonner sa religion propre pour celle de Misraïm : non, elle éprouve pour le culte des divinités égyptiennes toute la répulsion qu'éprouve l'esclave maltraité vis-à-vis d'un maître cruel, l'opprimé vis-à-vis de l'oppressur. Elle s'attache d'autant plus au Dieu de ses pères qu'elle se sépare par là davantage de ses persécuteurs. Nous voyons bien par l'histoire de sa délivrance que la servitude avait énervé le courage de la postérité des fiers enfants de Jacob, mais nous ne découvrons aucune trace d'opposition aux enseignements de Moïse sur la religion de Jéhovah. Ce n'est qu'en une seule circonstance, au Sinaï, que l'idolâtrie apparaît dans l'adoration du veau d'or. Jusque-là le gros de la nation avait été fidèle, et les actes de polythéisme, signalés par les prophètes, n'avaient été sans doute que des exceptions.

Quand le peuple est prêt à occuper seul le pays de Chanaan, quand une génération nouvelle et virile s'est formée au milieu de l'aridité du désert et de la dure vie qu'on y mène, le peuple du monothéisme prend possession de la Terre Sainte, dont il ne sortira plus qu'au moment où il sera appelé à achever sa mission, à l'époque de la captivité de Babylone et de l'établissement du christianisme.

Le ciel semble avoir créé la Palestine pour y déposer le

trésor de la révélation primitive. Jetez les yeux sur une carte du monde connu des anciens et vous verrez que la Terre Promise en était géographiquement le centre, le cœur, ou, comme on l'a dit, *umbilicus terræ*¹. Mais étudiez ce pays de plus près et vous remarquerez que, placé en quelque sorte au point d'intersection des trois parties du monde antique, auquel touchaient toutes les grandes routes commerciales qui aboutissaient à la Phénicie, alors l'entrepôt universel de tous les peuples, il était cependant, par la nature et la configuration de son sol, privé de commerce et d'industrie, et par conséquent de relations et de vie internationale. Il ne possédait qu'un seul fleuve, non navigable, qui se perd dans la mer Morte et n'a point de débouché. Les côtes accessibles de la Méditerranée, la riche plaine de la Séphéla, n'appartinrent que tard aux Hébreux ; ils durent se contenter longtemps de montagnes et de vallées, de ce vaste assemblage de murs de rochers, de ravines profondément déchirées, de cavernes, de cols, de highlands. Isaïe dépeignait très exactement sa patrie en l'appelant une vigne bien fermée². Ce pays était donc plus que tout autre à l'abri de tout contact étranger et Israël y vivait dans l'isolement nécessaire pour sauvegarder de tout mélange impur le dépôt de la tradition.

Mais quand le moment sera venu de semer le grain précieux du monothéisme aux quatre vents du ciel, l'isolement et la séparation cesseront, Israël se portera comme en un clin d'œil de ce centre à tous les points de la circonférence. Il partira par toutes ces grandes voies de communication qui reliaient l'Asie à l'Afrique et à l'Europe en passant par la Syrie. La captivité de Babylone dispersera ses enfants dans toute la terre habitée, et quand Jésus-Christ sera venu,

¹ Ézéch., xxxviii, 12, d'après la traduction de la Vulgate.

² Is., v, 1-2.

quand il enverra ses Apôtres prêcher partout l'Évangile, les Apôtres trouveront, dans toutes les villes, des Juifs, qui auront préparé déjà les esprits aux doctrines du monothéisme, et une synagogue où ils pourront faire entendre la bonne nouvelle et former le premier noyau des communautés chrétiennes¹. Voilà l'œuvre de Dieu, non l'œuvre des hommes. Est-il permis d'y méconnaître le doigt de la Providence ?

¹ Voir *Le Nouveau Testament et les découvertes archéologiques modernes*, livre II, ch. III.

LIVRE II.

DE LA CROYANCE DES HÉBREUX A L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

CHAPITRE PREMIER.

ÉTAT DE LA QUESTION.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a consacré, en 1873, plusieurs séances à l'examen d'une question qui intéresse tout à la fois la religion, la philosophie et l'histoire, celle de la croyance des Hébreux à l'immortalité de l'âme. M. Joseph Halévy, le savant et intrépide explorateur de l'Yémen, a soulevé le premier la discussion. Dans un mémoire qu'il avait été autorisé à lire devant l'Académie, il avait signalé l'importance de quelques passages d'une inscription d'Eschmounazar, roi de Sidon¹, qu'il traduisait ainsi : « J'ai été emporté, avant mon temps, au milieu de ceux qui sont séparés du jour; lors de ma grandeur (littéralement, élévation), [j'ai été] pieux, fils d'immortalité². » Le défunt dans la bouche duquel sont mises ces paroles, exprime un peu plus loin l'espoir que le dieu auquel il adresse sa prière

¹ Eschmounazar est un roi assez ancien. *Journal asiatique*, juillet, 1888, p. 92-93.

² Nous citons la traduction revue et corrigée, publiée par M. J. Halévy, dans ses *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie sémitiques*, in-8°, Paris, 1874, p. 8.